

Un visage blafard regardait fixement la campagne violentée. Sa barbe blanche, ses sourcils poivre et sel fournis, ses yeux d'un gris dur dans un visage usé, ridé mais acéré renforçaient l'impression d'inflexibilité et de solidité de cet homme âgé. Il semblait exalté par la tempête. Il paraissait dans son élément.

L'orage faisait rage au dehors, déchirant le ciel. Les éclairs bleus ou jaunes zébraient l'obscurité. La voûte céleste semblait scarifiée d'une grande cicatrice rouge. Le tonnerre faisait la loi succédant de façon régulière au silence le plus absolu. La pluie tombait drue, tissant un véritable rideau, murant l'horizon. Les crêtes des collines environnantes se devinaient à chaque explosion lumineuse. L'atmosphère était réduite et étouffante. L'espace semblait étrié, rapetissé.

Le vieil homme possédait ce monde en miniature. C'était son royaume. Il semblait capable d'en assurer l'avenir, la pérennité.

Par intermittence la silhouette fantomatique d'un château en ruine surgissait et animait, pour quelques secondes, les hauteurs de la colline occupée par la forêt d'Ypfield. En contrebas, le village semblait abandonné. Aucune fumée n'était visible car les volutes provenant des cheminées étaient bien vite dispersées par les vents tourbillonnants. Pourtant, au chaud, les villageois se terraient dans leurs masures ; le village paraissait au pire, mort, au mieux, endormi. Les routes seraient sans doute coupées pendant plusieurs jours. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu un tel déluge. Le pont au-dessus de la Dype tiendrait-il le choc ? Ses pierres médiévales n'avaient jamais failli en huit cents ans d'existence, mais là...

La demeure des lords d'Ellison, elle, n'était pas si ancienne. Cette famille n'était dans la région que depuis cent ans ! Les villageois s'étaient habitués à ces roturiers enrichis par la révolution industrielle. Les mines de fer et de charbon avaient permis la prospérité du village. Les hommes descendaient au fond. Les femmes filaient et tissaient à domicile. Des manufactures de céramiques avaient fleuri partout répandant la prospérité. Aujourd'hui, le train permettait d'aller en ville, à Stoke-on-Trent. Le village s'était embourgeoisé.

Le patriarche William Ellison vivait toujours. Commandeur était son surnom, il n'était pas usurpé ! A presque quatre-vingts ans, il ordonnait et était obéi. Il avait perdu sa femme Evangéline trop tôt en 1856 et ne s'était jamais remarié. Ses deux fils avaient fondé leurs propres familles mais avaient péri, l'un, lors d'un voyage aux Etats-Unis, l'autre, lors d'un accident de chasse. Les belles-filles de William logeaient encore au château. La première, Valentine n'avait pas eu d'enfant et tenait le rôle de gouvernante. La seconde, Amarante avait donné un héritier, James-Elliott, mais elle n'avait pas supporté la mort de son mari et restait dans sa chambre, recluse.

Cette nuit, le château se taisait, ses couloirs étaient silencieux. Les échos de l'orage s'entendaient dans chaque pièce. Les habitants ne semblaient en aucun cas gênés par ce tapage. Une lumière infime, à peine plus grande qu'une étincelle se déplaçait à travers les fenêtres du deuxième étage de l'aile ouest. Les appartements de James-Elliott avaient été préparés pour le retour du fils prodigue ! L'héritier ! William lui passait tout ! Son héritier ! A vingt-six ans, le jeune Ellison n'était toujours pas marié. Il avait poursuivi jusqu'à aujourd'hui une vie luxueuse et insouciant. Toutes ses frasques étaient pardonnées. Toutes ses dépenses, jeux, clubs, voyages, vêtements, femmes, étaient couvertes par la rente annuelle allouée par la banque familiale.

William avait essayé de le former à sa succession, en vain. Il s'était juré avec l'aide de sa belle-fille Valentine de faire quelque chose de ce garçon. En vain. Ce soir ne verrait rien de nouveau se produire. Le cocher avait ramené James Elliott de Londres dans un état évident d'ébriété. Il avait fallu deux hommes pour le sortir de la voiture. Les domestiques de garde avaient vu passer cet étrange cortège et jasaient déjà !

Un ultime éclair lézarda le ciel et éclaira l'entrée de la suite. Alfred Stubbing, le majordome, un homme imposant, ancien militaire, donnait des indications. Les serviteurs obéirent sans

que les ordres n'aient à être répétés. Les deux valets déposèrent le jeune maître dans le grand lit à baldaquin en bois de merisier. Une femme y dormait déjà. Les hommes quittèrent la pièce. Alfred et le valet personnel de William passèrent à l'action.

Ils ôtèrent ses vêtements, les éparpillèrent et quittèrent la pièce. Un nouvel éclair explosa : arrêté sur le pas de la porte, Stubbing se retourna, il vit la femme qui gisait sur le lit aux côtés du jeune maître. Elle dormait très profondément. Alfred eut soudain un doute mais la loyauté fut plus forte. Il fallait suivre les ordres. Le plan serait exécuté jusqu'au bout, il en allait du bien de tous, le Commandeur l'avait dit.

Dans le couloir, les servantes patientaient. Le majordome leur dit que faire. Elles entrèrent à leur tour et déshabillèrent la jeune femme. Elles dispersèrent aux quatre coins de la pièce la robe, la fine chemise, les pantalons bouffants, le corset... les mêlant judicieusement aux effets du jeune maître. Elles sortirent en silence. Les deux jeunes gens dormaient toujours, leurs corps nus éclairés par la furie intermittente des éclairs.

Alfred retrouva son maître et sa belle-fille, dehors. Il indiqua d'un signe de tête que tout avait été accompli selon leur projet. Lord Ellison ferma lui-même la porte après avoir jeté un coup d'oeil sur la scène du crime. Un sourire satisfait s'afficha sur son visage. Après avoir adressé un regard complice à Valentine et Alfred, il murmura à l'intention de son petit-fils :

« Tu vas bientôt pouvoir faire ton travail, mon cher James. Les enfantillages sont terminés. Ton devoir t'a assez attendu. »

Ses paupières étaient lourdes. Sa bouche était pâteuse. Il était complètement nu et échevelé. Bizarrement, sur la table de chevet, il n'y avait aucune lampe même pas une bougie. La pièce était sombre. Le jour commençait juste à pointer.

« J'ai chaud. Le lit se creuse bizarrement mais après tout cela n'est pas désagréable. Je suis sans doute encore à Londres chez madame Ursula. »

Peu à peu, James revenait à lui. Il se tourna avec application et avec plaisir vers le corps qui lui chauffait le côté. Avec une lancinante torpeur, il se dit qu'il y avait des gueules de bois plus difficiles que d'autres à gérer. Il savait depuis longtemps qu'un petit jeu amoureux entamerait bien sa journée. En effet il n'y avait même rien de tel pour amorcer un nouveau départ !

Il leva la main, ses doigts prêts à explorer la douce chair offerte par sa compagne. Sa peau l'attirait, si blanche et si douce. De la soie, qu'il s'empressa d'effleurer. Sa main remontait le long du dos de l'inconnue. Son épaule dodue et ferme était fraîche au toucher, son cou gracile et tendre. Les cheveux d'un noir profond s'étendaient librement sur l'oreiller. James en huma le parfum léger et subtile. Il s'approcha encore un peu plus. La croupe de l'inconnue le tentait dans sa rondeur. Elle provoquait son propre sexe qui, lui aussi, se réveillait et se redressait... Il apprécia le galbe de ses fesses à l'aide de ses mains mises en coupe. Il se mit à les caresser et se dit que c'était divin. Il les palpait avec avidité quand sa paume sentit une aspérité. L'inconnue avait un grain de beauté au creux des reins.

Il abandonna son exploration par le toucher pour essayer le goût. Se levant un peu, il se mit à embrasser doucement la peau de son amie. Il déposa de légers baisers sur le dos, reprenant dans le sens inverse le chemin que ses doigts et ses paumes avaient suivi. Sa pensée revint vite au grain de beauté. Saisissant délicatement mais fermement la jeune femme par la taille, il approcha sa tête et lécha son objectif du bout de la langue. Par de petits cercles, il marqua de son empreinte le coeur de sa cible. Sa peau avait bon goût : vanille et cannelle. Il la tourna et la mit sur le dos.

Par gourmandise, il se mit à baiser son ventre et se décida à remonter vers la poitrine. Les deux seins étaient parfaitement adaptés à ses mains et à sa bouche. Les aréoles étaient très pâles, à peine visibles. Les pointes de ses seins se gonflaient sous l'effet de ses caresses. L'inconnue dormait toujours. James-Eliott prit un mamelon dans sa bouche, le suçant avidement. Il mordit gentiment le téton tout en pétrissant l'autre sein. Il fut ravi d'entendre un gémissement.

Sa compagne réagissait enfin. Il s'empressa de la combler davantage en s'emparant de sa bouche à peine entrouverte. Ses lèvres étaient tentantes dans leur candeur. Elle jouait parfaitement l'innocence. Elle ne répondait pas à ses avances mais l'accueillait sans gêne. James introduisit la langue et goûta goulûment la bouche de sa compagne. Il fit mine de lui mordre les lèvres.

Leurs deux corps commençaient à se couvrir de sueur. Les joues de la jeune femme rougissaient. James-Eliott sentait son pouls s'accélérer. Sous sa main, il sentait son cœur battre plus fort. Dans son sommeil, la jeune femme se tourna vers lui. Couchée sur le dos, elle s'offrait complètement à lui. Dans son innocence, elle écartait les jambes.

James ne put résister à cette invitation. Il se déplaça et se mit en position. Il posa les mains sur ses genoux et lui écarta les cuisses. Il dirigea sa bouche vers l'entre-jambe de la jeune femme. Son pubis était couvert d'une toison sombre et douce. Sa fente était cachée mais James la devinait, la savait accueillante. Il se mit à embrasser avec ferveur sa féminité. Il utilisa sa langue pour la convaincre. Il introduisit un doigt pour en vérifier l'hospitalité.

La jeune femme remuait plaintivement en se tordant. Elle tendait les pieds et les orteils et écartait convulsivement les jambes. Ses mains cherchaient désespérément l'intrus. Son ventre se contractait, son dos s'arquait vers lui. James était ravi de l'effet que ses attouchements faisaient à l'inconnue. Il jubila quand celle-ci lui saisit les cheveux et lui appuya la tête entre les jambes. Elle voulait de lui, elle le réclamait ! Dire qu'elle dormait toujours !

Il se plaça entre les cuisses de la jeune femme. Son sexe tendu et dur était prêt d'exulter. James ne pouvait se retenir davantage. Il guida son pénis vers la fente. Il en trouva la clé facilement et commença à s'enfoncer. La pénétration était plus difficile que ce qu'il pensait. La femme était étonnamment étroite mais si chaude. Elle se mit à serrer les jambes tentant d'empêcher l'invasion. Il était trop tard. Lui saisissant les épaules, la jeune femme essaya de le repousser, James ne comprit pas et accentua son intrusion. Il sentit la résistance et comprit. Madame Ursula ne lui avait jamais fourni de vierge, il saurait la remercier en espèces sonnantes et trébuchantes... Il progressait lentement en fières poussées. La jeune femme l'accueillait maintenant complètement. Ses gémissements de douleur puis de contentement se mêlaient aux murmures de satisfaction de James. Peu à peu leurs plaintes se muèrent en soupirs d'extase.

– Oui, comme ça, ma belle, prends-moi, dit James.

Elle ne répondit pas mais ses gestes suivaient les mouvements de James. Les mains de la jeune femme s'étaient posées sur les fesses du jeune homme et l'encourageaient, l'attirant au plus profond d'elle-même. Il accéléra son balancement et son va-et-vient. Il s'enfonçait de plus en plus. Le frottement était source d'un plaisir intense. Il avait l'impression de se perdre en elle. Elle se refermait autour de lui et l'engloutissait. Elle encercla sa taille de ses jambes dans un geste ultime pour l'accueillir complètement. Il exulta et leur danse s'accéléra.

Leurs respirations étaient rauques et hachées. Leurs murmures, leurs plaintes, leurs cris s'entremêlaient. Leurs corps ne faisaient plus qu'un. Ils s'étaient fondus l'un dans l'autre. Le moment de la délivrance approchait. James fixait avec concentration le visage de la femme qui le comblait tant. Elle avait gardé les yeux fermés durant tout ce temps. Il lui intima de le regarder. Elle ouvrit alors les yeux.

– Je te donne tout, cria-t-il avant de se répandre en elle. Il s'écroula sur elle, embrassant son corps.

Il était toujours en elle quand il l'entendit enfin parler.

– Qui êtes-vous ? , dit-elle d'une voix effrayée et peu assurée.

James se glaça. Il regarda autour de lui et reconnut sa chambre. Il était chez lui. Il n'était pas à Londres. Que s'était-il passé ? Il se retira brusquement et s'éloigna d'elle. Elle semblait soulagée de ne plus sentir son poids sur elle. Il en fut déçu. A son tour, oubliant tout le plaisir qu'il lui avait donné et qu'il avait reçu, il lui demanda d'une voix impérieuse :

– Qui êtes-vous ?

Elle n'eut pas le temps de lui répondre que la porte s'ouvrait brutalement, claquant contre le mur ! Un homme d'une cinquantaine d'années se tenait sur le pas de la porte. Il était en tenue d'équitation parfaitement propre et élégante. Il fulminait en voyant les deux jeunes gens, nus et au milieu des draps défaits et froissés d'une manière plus qu'explicite ! Leurs vêtements gisaient dans toute la pièce. Il n'avait aucun doute :

– Qu'avez-vous fait à ma fille ?

William apparut à ses côtés et se mêla à la conversation comme si de rien n'était :

– Je crois pouvoir affirmer que mon petit-fils a compromis votre fille, Alastair.

– Je ne suis pas d'accord, dit la jeune femme en se levant brusquement, ignorant sa nudité.

– Mademoiselle, couvrez-vous, se dépêcha de dire James, tout à coup gêné et mécontent que d'autres que lui, à commencer par son grand-père, puissent la voir dans toute sa splendide beauté.

La jeune femme accepta le drap tendu par son amant.

– Eléonor ! Pouvez-vous vous expliquer ? , intima une nouvelle venue.

– Maman, vous aussi êtes là, souffla Eléonor. Je comprends mieux, c'est un complot, n'est-ce pas ?

James, qui venait d'enfiler son pantalon, finit son geste et leva un regard interrogateur sur la foule qui désormais peuplait sa chambre. Imperceptiblement, il faisait un écran de son corps et protégeait celle dont il savait maintenant le prénom. Il soupçonnait qu'elle était tout autant que lui victime de ce traquenard.

– Eléonor a-t-elle raison ? , demanda-t-il à son grand-père.

William Ellison hésita, réfléchit et dit :

– Tout ce que je sais, James, c'est qu'elle est déshonorée, que tu l'as compromise en la... Il faut réparer ! Tu dois l'épouser !

– Jamais ! s'écria Eléonor.

– Mademoiselle, nous n'avons pas le choix... commença James, décidé à assumer ses responsabilités.

– On a toujours le choix, répondit-elle avec passion. De toute façon je ne veux pas vous épouser. Je ne vous connais pas, je ne vous... aime pas, ajouta-t-elle.

A son propre étonnement, James la fit taire en lui assénant ce qu'il pensait être la vérité :

– Vous êtes une femme, votre père ici présent a le droit de vous imposer sa volonté. Je sais mon rôle dans vos ennuis et quel doit être mon devoir vis-à-vis de vous et de l'enfant que vous portez sans doute déjà.

– Comment osez-vous ? Je ne sais même pas votre nom.

S'inclinant, baissant la tête, il s'empressa de la renseigner :

– James-Elliott Ellison, marquis de Dype. Enchanté de vous rencontrer.

Son grand-père fit de même, continuant les présentations.

- Je suis William Ellison. James est mon seul héritier. Il est le futur lord Ellison. James, je crois qu'il est temps de te dire le nom de ta compagne. Il s'agit d'Eléonor Stillhope. Alastair est son père, Barbara sa mère. Ce sont de très vieux amis.

Puis, il sortit sa montre à gousset, après l'avoir regardée, il se tourna vers le père d'Eléonor et lui dit :

- Venez Stillhope, allons dans mon bureau. Il est sept heures, il faut entamer les formalités d'un mariage avec des fiançailles anticipées et écourtées. J'avais invité mon notaire pour la chasse de demain. Il est donc présent au château. Nous pourrions parler des détails de la dot, disons... à dix heures ?
- Entendu. La licence spéciale s'obtiendra facilement, assura quant à lui Stillhope. Je connais personnellement l'archevêque de Canterbury. Avez-vous le téléphone ?
- Bien sûr !
- Je pense que tout sera réglé à midi !
- Toutefois, il faudra faire publier l'annonce de ce mariage dans le carnet du Times, ajouta Ellison.
- Barbara, ma chère, occupez-vous de notre fille, trouvez ses vêtements et faites-lui recouvrer un aspect digne et... acceptable, ordonna Alastair sans un regard en arrière.
- Tout de suite, mon ami, dit sa femme, humblement, en se dirigeant vers le lit, vers sa fille qui la foudroyait du regard, ses yeux bruns devenus presque noirs !

James les observait : Eléonor et Barbara se ressemblaient énormément. La jeune femme était plus grande mais elle devait sa beauté à sa mère. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Vingt-deux, vingt-trois ans ? En tout cas, son tempérament venait de son père ! Alastair lui avait transmis un courage en acier trempé et une ténacité évidente face à l'adversité ! Les yeux noisette de la jeune femme le scrutaient à son tour.

James se savait beau garçon. Il était grand, ses cheveux bruns attiraient les mains de ses conquêtes qui aimaient lui caresser la tête. Il avait un visage masculin, taillé au couteau. Les pommettes hautes, le front dégagé, la bouche aux lèvres ourlées composaient un mélange mystérieux. Ses yeux gris avaient la couleur de ceux de son grand-père mais le regard de James était doux. Il ne semblait pas intransigent. Il portait sur ce qui l'entourait un regard affable et amusé, accueillant. Il était comme affamé par la vie sous toutes ses formes. Ce constat la déstabilisa. Il semblait facile d'aimer... James. Il allait lui falloir du courage pour lui résister. Son corps avait cédé, son esprit ne se laisserait pas faire.

Eleanor lui adressa la parole pour ce qu'elle souhaitait et croyait être leur dernière conversation.

- N'ayez crainte, Ellison, je ne veux pas de mariage. Je ne resterai pas une minute de plus ici. Je m'habille et si vous voulez bien me procurer une voiture et un cocher...
- Il n'en est pas question, dit-il fermement. Vous êtes peut-être enceinte. C'est mon devoir de prendre mes responsabilités.

D'un geste de la main, Eléonor le fit taire :

- Je ne veux pas en entendre davantage, veuillez nous laisser.

Le chassant de ses pensées et de son regard, elle se retourna et interrogea sa mère :

- Maman, avez-vous réuni mes effets ? Pourriez-vous m'aider à me vêtir, je ne peux fermer cette robe seule.

James ne s'avoua pas vaincu mais accéda à la demande d'Eléonor :

- Je vous laisse, pour l'instant. Vous ne pouvez pas quitter le château...

Elle se tourna vivement vers lui, sa robe mal boutonnée baillait sur sa poitrine, révélant à James les trésors qu'il avait eus pour lui cette nuit sans les voir. Elle était très belle.

- Ah oui et qui m'en empêchera ? Vous ? dit-elle avec infiniment de mépris dans la voix.

James se voulut conciliant, il ne releva pas l'injure.

- L'orage a tout dévasté. Les routes sont impraticables. Ce serait folie que...
- Ce serait folie de nous marier. C'est folie ce qui nous est arrivé, le coupa-t-elle encore une fois.

Eléonor secouait la tête, ce qui indiquait qu'elle était soumise à un grand trouble. James commençait à s'en vouloir, il se maudissait de n'avoir pas pu se contrôler cette nuit. Il l'avait prise comme tant de femmes avant elle. Jusque là, il se considérait comme un amateur éclairé et prévenant. Ses compagnes de lit étaient toutes consentantes, professionnelles ou femmes mariées cherchant l'aventure. Comment avait-il pu croire qu'Eléonor appartenait à ce genre de femmes ?

Comment cette totale innocente avait-elle pu lui donner tant de plaisir ? Pourquoi s'était-elle laissée faire ? Pourquoi ne s'était-elle pas réveillée sous ses caresses ? Que faisait-elle au château ? Comment s'était-elle retrouvée dans son lit ?

- Les routes sont coupées par la tempête et je suppose que vous et vos parents êtes... nos... déclara le jeune homme.
- Oui James, nous sommes vos invités. Merci de nous laisser seules maintenant, l'interrompit Barbara Stillhope.
- Je m'incline. J'accède à votre demande, Madame, mais je compte reprendre cette conversation dans la matinée. Je n'ai qu'une parole... Eléonor, ajouta-t-il en la fixant étrangement.

Après qu'il eut disparu de la chambre, le silence s'installa entre la mère et la fille. Barbara prit la parole en premier :

- Tu as raison, ma chérie, nous t'avons tendu un piège. Ton père et moi...
- Quoi ? Que veux-tu dire ? Vous m'avez livrée à cet homme ? Pourquoi ?
- Tu as vingt-cinq ans. Tu es notre seule héritière. Tu ne penses qu'à tes recherches. Ta passion pour les sciences naturelles, les insectes, les plantes, les forêts... les... Que sais-je encore ?
- Ma passion pour les hérissons ? Mais en quoi cela vous gêne-t-il ? Mon cousin Charles peut reprendre la direction des affaires de papa.
- Ah oui ! Cet incapable, cet ambitieux ! Bien sûr qu'il te laissera libre d'assouvir ta passion... Il sait qu'ainsi il aura les mains libres pour dilapider notre fortune ! Tu devrais entendre ce qu'il dit de toi dans les salons...
- Ces salons n'ont jamais été mon souci. Je n'y suis jamais, tout comme je hais les bals... les chasses... ce n'est pas mon monde, maman. Comment pouvez-vous me dire cela ?
- Nous t'aimons. Nous avons été patients. Nous avons espéré que tu rencontrerais toi-même celui avec qui...
- Je partagerai ma vie ?
- Oui. Nous ne sommes pas immortels ! Nous n'avons aucune confiance en Charles. Il n'attend que cela pour s'emparer de nos affaires. Il est incapable de les faire fructifier. Il n'en veut que pour le train de vie qu'elles permettent ! Il va te ruiner. Il va détruire ce que nous avons construit ton père et moi ! Il ne s'intéresse pas à nos gens, à nos ouvriers...
- Il ne peut rien me voler. Les contrats et les testaments devant notaire sont très clairs. Il doit respecter la pension que vous m'allouez et me permettre de vivre à Stillhope...
- Non, il veut tout...
- Que peut-il vouloir de plus ? Que peut-il avoir de plus ?

Elle fondit en larmes et poursuivit :

- Je n'ai plus rien. Je ne suis plus rien. Ellison m'a pris la seule chose qui n'appartenait qu'à moi... qu'à moi... Maman, veuillez me laisser seule quelques instants...

- D'accord. Je vous laisse reprendre vos esprits. Je vais chercher du thé, cela vous fera du bien.
 - Non c'est inutile, je vous rejoins pour le déjeuner, dans un moment.
- Barbara quitta la pièce après avoir regardé sa fille. Elle était inquiète mais elle se força à le cacher. Dès que sa mère eut fermé la porte, Eléonor se leva et se mit à fouiller la pièce. Ses recherches s'arrêtèrent quand elle eut trouvé ce qu'elle voulait : le bureau de James. Elle s'en approcha et avisa le coupe-papier posé sur des revues ! Cela ferait l'affaire. Elle saisit l'objet, en testa le tranchant, puis leva la main pour se mettre au travail.

Les trois hommes étaient dans le bureau. Le ton montait entre eux. Alfred se tenait derrière la porte fermée du bureau de William. Il vit Barbara Stillhope approcher accompagnée de Valentine. Les deux femmes étaient inquiètes, elles discutaient vivement. Leurs visages étaient marqués par la frustration et la peur, la colère aussi, la culpabilité sans doute.

- Nous n'aurions jamais dû accepter ce projet ! Nos enfants vont en souffrir, dit la tante de James.
- C'est une erreur monumentale.
- Je croyais que ce serait pour leur bien, ils sont si semblables par certains côtés !
- Oui, vous avez raison mais la tournure des événements me fait douter... N'avons-nous pas été trahies ? Je suis convaincue maintenant que mon mari m'a menti.
- Comment cela ?
- Eléonor n'a pas été consciente.
- C'était ce qui était prévu, qu'elle dorme...
- Elle a été droguée. Il m'avait promis que le produit enlèverait ses inhibitions...
- En réalité, cette drogue a altéré son jugement complètement. Elle dormait trop profondément.
- Elle ne s'est rendue compte de rien.
- C'est pareil pour mon neveu ! Le cocher était complice. Tout a été organisé par William. Mon beau-père a payé cette Madame...
- Ursula ? demanda Barbara.
- Oui, c'est une grande amie de mon beau-père. James se rendait chaque semaine dans son club. Hier, il y est allé sans se méfier. Il a été drogué. Il croyait juste que c'était de l'alcool. Il n'a opposé aucune résistance aux hommes de main de mon beau-père. Dans son délire, il a dû croire être chez Ursula !
- Je veux en avoir le coeur net. Nous ne pouvons pas être complices sans savoir la vérité. Nous la devons à nos enfants. Entrons dans la pièce et posons la question.

Les hommes s'interrompirent, incapables de supporter plus longtemps les regards interrogateurs et accusateurs des deux femmes qui venaient d'entrer. Mettant fin au lourd silence teinté de reproches, se sentant avant tout lui-même une victime, James s'adressa à Valentine.

- Ma tante, vous saviez tout, n'est-ce pas ?
- Oui, mon cher James. Nous avons estimé avec votre grand-père qu'il était temps pour vous d'assumer votre rôle d'héritier. Nous avons pensé qu'Eléonor était la bonne personne...
- Vous étiez d'accord pour nous droguer ? Je n'aurais jamais cru cela de vous !
- Votre tante n'est pas la seule responsable, intervint Barbara Stillhope.
- James, nous ne savions pas, je ne savais pas que cela irait jusque là ! se justifia Valentine, des sanglots dans la voix. Je n'ai jamais voulu de te faire souffrir. Jamais.
- C'est vrai et jusqu'à aujourd'hui vous avez parfaitement su m'aimer ! Comment avez-vous pu laisser grand-père aller aussi loin ?

- Tais-toi James ! Ne parle plus à Valentine sur ce ton. Tu imaginais vivre en dilettante jusque quand ? Si tu as des reproches à faire à quelqu'un, fais-les moi ! Fais-les toi !

James était à cours de mots. Il en voulait à William mais son grand-père était tout pour lui. Il lui avait tout appris. Il l'avait toujours soutenu. Là, c'était comme un coup de poignard dans le dos et maintenant que lui disait-il ? Il l'accusait d'être responsable de sa propre ruine ? C'en était trop, James quitta la pièce, bien décidé à se calmer. Cette conversation se poursuivrait mais une fois que les esprits de tous se seraient apaisés. Il se dirigea vers ses appartements. Il savait comment passer ses nerfs. Une activité lui avait toujours apporté la sérénité... Arrivé dans l'aile ouest, il réalisa que ceux-ci n'étaient pas disponibles ! Eléonor n'était pas encore descendue. Elle devait même encore être dans sa chambre ! Mon Dieu, c'était là que toute l'affaire avait eu lieu ! Comment faire pour rentrer dans cette pièce et se comporter normalement ? James ouvrit doucement la porte, prêt à jouer la comédie, prêt surtout au combat. Eléonor avait eu le temps d'analyser les événements, elle allait lui demander des comptes.

La pièce était étonnamment silencieuse. Elle était sûrement partie ! Non cela aurait été une folie ! Les routes étaient dangereuses. Eléonor ne pouvait pas s'être enfuie, seule, à pieds... Il entra dans la pièce : effectivement la chambre était vide ! La porte de son bureau était ouverte, James se dirigea vers ce lieu qui abritait nombre de ses secrets, c'était le refuge où il pensait se remettre de ses émotions... Qu'allait-il y trouver ?

D'abord, il vit la jeune femme, assise, de dos. Ses longs cheveux noirs brillaient, illuminés par le soleil matinal qui dardait ses rayons, prenant sa revanche après l'obscurité de la nuit. Ses cheveux l'hypnotisaient, elle les avait laissés dénoués. Elle portait sa robe qui maintenant devait être sagement fermée, boutonnée dans le dos, jusqu'à sa nuque. Tout cela, il l'imaginait, ses cheveux cachant tout comme un rideau de soie noire.

Elle était curieusement penchée. Pleurait-elle ? James s'approcha, il prit peur, il discernait dans sa main le coupe-papier. James observa un instant sa propre main qui portait une cicatrice, la marque fine de la lame. Que voulait-elle en faire ? Que pouvait-elle en faire ? Mon Dieu ! Imaginant le pire, il ne put s'empêcher d'interpeller Eléonor :

- Lâchez cet objet ! Vous risquez de vous blesser ! Cela n'en vaut pas la peine ! Je vais vous...

Il fut plus que surpris du regard qu'elle lui lança, il se tut immédiatement. Dans sa main droite, elle tenait le coupe-papier, dans la main gauche, une longue mèche ébène. Elle souriait ! Que lui avait-on fait ? Que lui avait-il fait ?

James retenait son souffle. Les secondes s'égrenaient imperturbablement, l'écho des battements étrangement accélérés de son cœur se confondait avec le bruit humble et sourd de l'horloge de la pièce. Le jeune homme ne voulait pas y croire. Eléonor le regardait avec... de la surprise et... impossible ! De la confiance.

James fut stupéfait de la beauté de la jeune femme à ce moment. Ses yeux noisette, d'un brun ambré très lumineux, le transperçaient, lui saisissant l'âme. Jamais dans toute sa vie il n'avait ressenti cela. Il était perturbé, dépassé... et dire qu'il était venu se réfugier là, espérant se tranquilliser. Son havre était envahi, conquis, par sa seule présence ! Il n'en avait cure. C'était... normal, naturel ! La place d'Eléonor semblait être celle-là, dans ses appartements, dans sa chambre, dans son bureau, à ses côtés.

Il s'approcha, tendant la main pour la désarmer, l'empêcher de continuer ce qu'il présumait

être le saccage de sa chevelure... Il n'en eut pas le temps, déjà elle avait posé le coupe-papier sur le bureau, déjà, à la place, elle avait saisi la revue et faisait mine de se lever pour... se diriger vers lui. James ne savait pas quoi faire, lui si diligent, si pragmatique, si réactif, se trouvait à attendre ce qu'elle allait lui dire, ce qu'elle voulait de lui ! C'est elle la première qui parla :

- Etes-vous vraiment celui qui lit ces revues ?
- Oui.
- Très peu de personnes de notre milieu lisent ce genre d'articles...
- Notamment aucune des femmes de mon entourage. Mon grand-père me laisse faire ce qu'il croit être une passade de gentleman-farmer. Il m'a dit à plusieurs reprises que cela ne collait pas avec mon image de...
- Débauché ?
- Oui.
- Que pensez-vous de ce passage ?

Elle leva la revue pour qu'il puisse lire par-dessus son épaule, James n'en revenait toujours pas, elle voulait lui parler d'articles publiés dans "Nature". Il avait lui-même oublié que...

- "Lorsque le hérisson aperçut la vipère, il se leva , et , s'approchant sans aucune crainte, commença à la renifler, particulièrement près de la gueule. La vipère se mit à siffler et le mordit plusieurs fois cruellement." Voulez-vous poursuivre ?
- Oui.

James saisit la revue et continua la lecture après qu'Eléonor lui eut indiqué où la reprendre :

- "Comme pour se moquer de la faiblesse d'une pareille attaque, le hérisson se contenta de lécher ses blessures, tout en continuant son examen, en dépit de nouvelles morsures, à la langue cette fois. Il ne cessa un instant de flairer la vipère. Puis, tout à coup, il la prit par la tête, la broya, ainsi que les dents et les glandes à venin, et dévora ..."
- "La moitié du corps", finit-elle, en le regardant étrangement.
- Vous connaissiez cet article ?
- Oui.
- L'auteur est un naturaliste allemand...
- Oui.
- Niklaus...
- Niederbronn....
- Il a écrit plusieurs textes passionnants pour "Science", "Nature"...
- Oui. Que pensez-vous des illustrations accompagnant l'article ? J'ai du mal à lire la signature du dessinateur. Pouvez-vous m'aider ?
- Vous savez bien que oui, murmura James.
- Et pour cause, souffla la jeune femme en le scrutant intensément.
- J-E Dype, dit-il doucement, sans même regarder la page tendue par Eléonor.
- James-Eliott, marquis de Dype.
- Oui.
- J'aime beaucoup vos croquis, ils sont si réels, si ressemblants. Tenez...

Elle saisit une autre revue, sans hésitation, l'ouvrit à la page qui l'intéressait, ses joues étaient rosies d'excitation, James se souvint soudain de leur étreinte de cette nuit, elle brûlait à ce moment précis de la même fièvre que quelques heures plus tôt dans ses bras. Il n'en revenait pas. C'était si absurde, si inattendu... Eléonor parlait avec une animation charmante et désarmante.

- Voyez la mère avec ses petits. Ils ne mesurent que quelques pouces. Vous avez su parfaitement rendre la texture de leurs tout petits piquants... Là cette scène d'allaitement est si touchante. On voit que la mère est attentionnée et pleine de sollicitude. Là, voyez comme elle les recouvre d'herbes sèches et de feuilles... Ici j'ai presque l'impression

d'entendre les petits cris qu'ils poussent à deux semaines.

- Ils sont aveugles. Leurs yeux sont encore fermés. Ils crient comme les bébés humains quand ils ont faim ou peur, ajouta James.

Eléonor le regardait avec attention et admiration... James lui prit la main, bien décidé à la surprendre à son tour. Elle posa en hâte les journaux et lui fit un signe de tête qui indiquait qu'elle acceptait de l'accompagner. Elle ne lui lâcha pas la main et s'empressa de le suivre, ne s'inquiétant pas de sa tenue ou du fait qu'elle le connaissait si peu.

Ils quittèrent les appartements de James, descendirent l'escalier, se dirigèrent vers les parties du château réservées aux employés. Ils empruntèrent l'escalier de service, traversèrent les cuisines, sous les regards attendris des serveurs qu'ils croisaient. La cuisinière, Madame Fairy, les intercepta avec une attitude complice.

- Monsieur James, je me doutais bien qu'avec la pluie qui est tombée, vous voudriez aller dans le parc. Au cas où, je vous ai mis de côté plein de bonnes choses pour vos "piquants amis".
- Je savais que je pourrais compter sur vous, ma chère Madame Fairy, dit James avec le sourire enjôleur qu'un homme adresse à sa... mère.
- La petite dame devrait peut-être enfile des bottes et un paletot. L'air est frais et les allées sont pleines de boue. Il ne faudrait pas non plus que "vos odeurs" fassent fuir vos petits amis... Mon mari, qui est garde-chasse, précisa-t-elle pour Eléonor, vient de rentrer. Son manteau vous servira de "couverture" Monsieur James !
- Merci beaucoup...

James lâcha la main de la jeune femme, posa le panier sur la table, s'empara des vêtements :

- Pour augmenter nos chances d'observations fiables...
- Il nous faut nous camoufler, le coupa Eléonor, je sais cela, j'ai lu les articles de Monsieur Fabre...
- Jean-Henri Fabre, l'entomologiste français ?
- Qui d'autre ? dit-elle avec un immense sourire.
- Qui d'autre, évidemment, acquiesca James, ravi.

Ils avançaient à grands pas, gravissant la colline, déjà à couvert dans les taillis. Ils s'enfonçaient sous les arbres. James était dans son élément. Il était transfiguré. Eléonor se demandait d'où il pouvait tenir sa réputation de dandy et de débauché. A ses yeux, à cet instant précis, il était tout sauf cela ! Il lui plaisait ! C'était simple et clair. Il lui plaisait. Elle serra davantage sa main, le jeune homme le sentit, ralentit le pas, mais ne dit rien. Au bout de quinze minutes, il se retourna vers elle un doigt sur la bouche lui signifiant que le plus grand silence était requis. Il souleva des fougères et Eléonor se rendit compte qu'ils étaient dans une clairière de charbonniers. Dans un coin, un tas de bûches était disposé. Au-dessus, une sorte de cabane sommaire était construite, une rampe y accédait. Eléonor frémit car James l'avait lâchée et s'était mis à saisir des feuilles, il se frottait avec. Quelle surprise quand il entreprit de faire pareil sur elle !!! Sentir ses mains sur son corps, pourtant habillé, lui fit un drôle d'effet, pas déplaisant du tout, au contraire, se dit-elle avec étonnement et contentement.

Quelle audace, maintenant James se tenait tout contre elle et la respirait, la humait pour vérifier... son camouflage ! Elle tenta de se raisonner en se disant :

- C'est une expérience scientifique, Eléonor, pense à ce que tu pourras écrire...

James la regarda, un sourire sur les lèvres :

- Vous parlez toute seule, ma chère ?
- Avez-vous entendu ce que j'ai dit ?
- Oui.
- Donc vous avez deviné ?
- Oui.
- Pfff, je crois que nous allons former une belle équipe...

- Oui, Monsieur Niederbronn, dit-il en lui reprenant la main et en se mettant à la caresser. Prise d'une soudaine inspiration, Eléanor se hissa sur la pointe des pieds et lui effleura la joue d'une bise légère. James se tourna vers elle, et l'embrassa à son tour, sur les lèvres. Elle s'approcha plus, lui passa les bras autour du cou. James lui posait délicatement des baisers sur les yeux, les joues, les oreilles. Il releva la tête après l'avoir sentie sourire.
- Vous vous moquez ? dit-il, inquiet et... vexé.
- Oui... Non ! C'est juste que... vous piquez !
- Ma passion, notre passion demande quelques sacrifices, non ? dit-il en riant, rassuré.
- J'aime les hérissons, mais ma peau un peu moins, dit-elle en passant sa langue sur ses lèvres, meurtries.
- J'aime les hérissons et votre peau est si douce, ajouta-t-il en caressant son bras sous la manche du paletot, trop grand pour elle...
- Si nous retournions à nos observations ? proposa-t-elle avec peu de conviction.
- Oui, j'aime toutes les sciences naturelles, saviez-vous ?
- Oui ?
- Oui.
- Allons-y.
- Où ça ?
- Sur la plateforme.
- Ah oui.

Sept ou huit heures plus tard, ils gisaient tout les deux, allongés, à l'affût, ils somnolaient, baignés dans leurs chaleurs réciproques, heureux d'être là ! Tout à coup, James tapota la joue d'Eléanor, l'invitant à observer la scène tant attendue. C'était le crépuscule. Le tas de bois était en fait la demeure de toute une famille de hérissons. La terre gorgée d'eau par l'orage de la nuit avait donné vie à une multitude grouillante et appétissante (pour des hérissons bien sûr) de toutes sortes de bestioles : insectes, mollusques, vers, crustacés, mulots, lézards et petits serpents, grenouilles et même (Eléanor les entendait) des crapauds !!! Bref, les hérissons, fins chasseurs grâce à leur ouïe et à leur odorat, se régalaient.

- C'est incroyable, dit-elle dans un soupir, de ses lèvres engourdis par le froid de la nuit qui s'était installée sans qu'ils s'en rendent compte.

James s'alarma et se détourna de la contemplation de la faune forestière. Il regardait un spécimen plus rare : Eléanor. Il se dit qu'elle était merveilleuse, qu'elle était tombée dans ses bras selon un plan qui ne se révélait pas si mauvais que ça en fin de compte ! Il pensa soudain qu'il aimerait la peindre, la dessiner, dans le plus simple appareil, les cheveux défaits entremêlés de feuilles et de fleurs... Il l'imaginait déjà avec leurs enfants. Elle interrompit ses songes en lui disant d'une voix chevrotante :

- James, j'ai froid, il fait nuit, pourrions-nous rentrer ?
- Evidemment, venez.

Le château était illuminé. Quand les deux jeunes gens arrivèrent, ils furent accueillis par tout le monde, même Amarante, qui avait quitté sa chambre. James en était heureusement surpris, sa mère semblait décidée à revivre ! Barbara Stillhope se précipita la première vers sa fille, son beau visage était bouffi par les larmes. Elle souriait vaillamment à la vue d'Eléanor. Elle s'écria en la serrant fort dans ses bras :

- Ma chérie, j'ai cru, nous avons cru t'avoir perdue... Me pardonneras-tu un jour ce que j'ai permis à ton père de faire ?
- Maman, ne pleurez plus. Tout s'arrange...
- Comment ça ? gémissent en même temps Barbara, Valentine et Amarante.

- Eléonor a accepté de m'épouser.
- J'en étais sûr ! déclara simplement Le Commandeur.

William Ellison tourna vite le dos au petit groupe, les entraînant vers la salle à manger où tout était prêt pour dîner. James ne retint pas son grand-père, il savait que sa volte-face soudaine était due à la joie.

James adorait le Commandeur pour cela, la pudeur des sentiments ne signifiait pas l'absence de sentiment. Bien sûr, Eléonor et lui avaient été piégés, mais dans son esprit, James s'avoua que tomber en amour était un traquenard acceptable. Il se promit de le dire à son grand-père dès qu'ils se verraient seul à seul.

- James, Eléonor, vous ne pouvez passer à table dans l'état déplorable où vous vous trouvez, allez-vous changer ! ordonna William qui avait retrouvé toute son autorité.
- Tout de suite, grand-père, il me faut notamment me raser, j'ai eu mon comptant d'aventures piquantes pour aujourd'hui, dit James malicieusement, en regardant Eléonor qui se mit à rougir.
- Je vois que vous vous êtes découvert une autre passion commune, railla le Commandeur.
- Encore une fois, vous nous avez pris au piège... grand-père, murmura Eléonor, les yeux brillants.

Cette remarque ravit Lord Ellison qui choisit de ne rien ajouter. Il se dirigea vers la porte-fenêtre et souleva le rideau. Il scruta l'obscurité, devinant les collines, les crêtes, la forêt d'Ypfield, les villages. Il se dit à lui-même, satisfait :

- Tout travail réussi mérite une récompense. Stubbing, servez-moi un double whisky.
- Voici, Monsieur, j'avais anticipé... votre victoire.
- Comme toujours.

William laissa vagabonder son regard gris. Il pouvait voir son reflet sur la vitre. Son visage, toujours aussi pâle et usé, était désormais serein, apaisé. Sa barbe blanche et ses sourcils poivre et sel lui donnaient un air autoritaire. Il se força à sourire et comprit subitement que le Commandeur allait prendre sa retraite (la seule qu'il accepterait jamais). Il devrait faire un effort pour se déridier : il n'était pas question de faire peur à ses futurs arrière petits enfants !